

Ombre

Impardonnable

Tome 3

Partie Une

Aure LORMEL

Droits d'auteur

Ombre

Impardonnable

Tome 3

Partie Une

Copyright 2016 par Aure LORMEL

ISBN 978-2-9553071-4-4

Tous droits réservés.

Ce livre électronique (ebook) est pour votre usage personnel exclusivement.
Il ne peut pas être revendu, loué ou transmis à d'autres personnes. La reproduction, la distribution et le partage de ce livre, en partie ou en totalité, sans la permission de l'auteur, constituent un acte illégal et un vol de la propriété intellectuelle de l'auteur passible de poursuites.

Merci de respecter le travail de l'auteur.

Édition 2020

Si vous êtes curieux ou curieuse, n'hésitez pas à venir faire un petit tour sur mon blog d'auteur ou me suivre sur ma Page Facebook et Twitter.
Faites chauffer votre plume si l'envie vous prend.

~

Blog Auteur :
aurelormel.com

Contact Twitter : @AureLormel

Page Facebook Auteur:
<https://www.facebook.com/Aure-Lormel>

À vous toutes et tous,
Vous qui avez eu la patience d'attendre que je finisse cet Interminable tome ;)

Table des matières

[Prologue](#)

[Partie Une](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Remerciements](#)

Prologue

La nuit était étouffante et sa robe lui collait désagréablement au dos. Les sauterelles avaient envahi le jardin de leurs stridulations infernales. La fillette colla ses lèvres sur une tige d'herbe, qu'elle maintenait tendue entre ses doigts, et souffla doucement dessus pour la faire vibrer. Le long sifflement produit interrompit un instant les chants d'amour des insectes. Amusée de sa farce, elle jeta sa feuille au sol et étendit ses jambes sur la pelouse parfaitement entretenue. Ses genoux étaient écorchés, et ses mollets portaient plusieurs ecchymoses de sa dernière escapade dans les arbres de la demeure familiale. Elle porta son regard sur le magnifique acacia au-dessus d'elle. Un bulbul des jardins¹ lui rendit son regard avant de s'envoler en poussant son cri d'alerte. La fillette éclata de rire. L'oiseau avait eu peur d'elle alors qu'elle ne portait ni son arc ni son carquois.

D'autres rires vinrent se joindre au sien, et la fillette se leva d'un bond en lisant sa robe.

– Alors Ombre, encore en train de parler toute seule ? se moqua Cassandre, en prenant bien soin de se faire entendre de son auditoire.

La fillette observa les nouveaux venus. Cassie aimait s'entourer de nombreux amis, si possible en admiration sur sa personne. Et des amis, elle en faisait collection. À commencer par la douce Mariam qui céda à chacun de ses caprices.

Mariam, sa petite sœur Aminata et leur grand-mère, avaient emménagé dans la demeure familiale trois ans auparavant. Elle les aimait bien. Les trois Djiboutiennes étaient agréables avec leurs caractères si différents. Mama Hafsa était une femme d'âge mûr qui ne s'en laissait pas conter, Mariam était l'incarnation de la patience et la douceur, et la petite Aminata était une enfant espiègle et rieuse. La fillette regrettait parfois qu'elles ne soient pas plus proches. Elle aimait bien Ami, mais elle aimait encore plus la solitude. Et puis la petite fille noire, malgré ses dix ans et son enfance dans un bas-fond de Djibouti-ville, avait peur de s'aventurer dans la steppe. Elle ne l'aurait jamais accompagnée à la chasse. Et la chasse était sa passion. Encore quelque chose que détestait sa sœur aînée : une activité grossière et stupide, n'aurait-elle pas manqué d'ajouter.

La belle Cassandre venait d'avoir dix-sept ans. Elle était resplendissante ce soir, dans sa robe pervenue à dentelle. Cassie était toujours resplendissante. Ce mot seul suffisait à la définir. Une très jolie jeune fille en passe de devenir une superbe femme.

La fillette resta muette et regarda ses jambes, cherchant à se cacher derrière la masse de ses cheveux longs qu'elle s'était empressée de détacher, quand sa mère avait eu le dos tourné. Ses écorchures striaient sa peau déjà mouchetée par les hématomes. Sa robe blanche avait deux taches de terre, qu'elle tenta de faire disparaître en frottant maladroitement dessus, ne réussissant qu'à les étaler un peu plus. Son corps élancé ressemblait encore à celui d'un garçon, et la fillette serra les dents dans l'attente de la suite.

Car il y avait toujours une suite. Avec autant d'admirateurs autour d'elle, Cassandre ne raterait pas l'occasion de se moquer de sa cadette. Ils étaient tous là, tous les enfants de sa bande. Tous fils et filles de gradés militaires français, invités à dîner chez les Larrieu pour fêter les fiançailles du fils aîné, Luc. Le jeune homme était venu de France pour présenter l'élue de son cœur à sa famille. Le commandant et sa femme en avaient profité pour organiser un repas mondain.

Mère avait insisté pour qu'elle les accompagne. Elle aurait nettement préféré rester à la maison avec les jumeaux, sous la garde de Mama Hafsa et Mariam. Même jouer à l'awalé² avec le vieil

Adama aurait été plus divertissant que dîner avec tous ces gens bien habillés qui ne cessaient de complimenter son aînée sur sa beauté naissante. Mère l'avait également disputée pour l'état de ses jambes, qui juraient avec la petite robe blanche dont elle l'avait affublée.

– Tu as mangé ta langue ou tu ne t'adresses qu'aux fantômes ? À moins que tu ne parles aux animaux ? lança Cassandre avec un sourire mesquin.

– Vas-y, fais-nous le gélada³ ! ajouta Bastien, le fils du Capitaine Durand.

– Non, je veux l'entendre grogner comme le lion, surenchérit Estelle, la fille du Caporal Rumont et seule autre représentante féminine du groupe.

– Alors, Ombre, qu'est-ce que tu attends ?

La fillette releva les yeux et posa son regard noisette sur les cinq adolescents qui la dominaient. Les deux autres garçons du groupe, David et Jérémy, rirent sous cape. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Oh, je sais ! s'exclama Cassie très théâtralement. La langue que tu parles le mieux, c'est le phochère. J'aurais dû le deviner plus tôt, vu l'état de ta robe.

Les quatre autres jeunes gens éclatèrent de rire et la fillette s'enfuit à toutes jambes, les larmes dévorant ses joues.

– Ombeline, reviens ! C'était pour plaisanter, s'écria la voix de David entre deux éclats de rire.

~

Ses jambes lui faisaient mal, mais elle accéléra encore sa course. Les larmes lui brouillaient la vue. D'un revers de la main, elle les essuya rageusement.

Les militaires français vivaient tous dans le même quartier. Sa maison était la dernière demeure, au bout de la grande allée, légèrement en retrait des autres. La fillette aimait cette grande bâtisse et son jardin arboré. Bien que beaucoup moins boisée, la villa lui rappelait Kermarrec, son autre maison en Bretagne.

Sa famille avait emménagé à Djibouti-ville depuis un peu plus de trois ans. Ombeline avait été immédiatement charmée par l'ancienne demeure coloniale. La steppe s'étendait derrière son mur d'enceinte, regorgeant de petites créatures qu'elle pourchassait avec son arc, au grand désarroi de Mère.

Tout comme à Kermarrec, un gros arbre affleurait la maison, ses branches hautes donnant directement sur le toit de la demeure. Toutefois, grimper sur un acacia tortilis se révélait plus ardu que sur son noyer fétiche, comme en attestaient les éraflures de ses genoux.

La fillette avisa les grilles grandes ouvertes du portail d'entrée, et s'engouffra sur le sentier faiblement éclairé par les lumières de la maison. Plusieurs pièces étaient encore illuminées, malgré l'heure tardive. Maël et Malo devaient faire les quatre cents coups à la vieille Mama Hafsa.

Les pupilles d'Ombeline se rétrécirent à la vue d'une masse près de la porte d'entrée. La forme bougea à son approche et exhala un râle rauque.

Prudemment, la fillette s'avança dans la pénombre. La forme semblait humaine. Elle avait les pieds nus et calleux, comme Mama Hafsa.

– Ombre... souffla la voix de la masse allongée sur le perron.

Reconnaissant la voix de sa nurse, Ombeline s'approcha de la vieille femme. La lune éclairait à peine le visage de la Djiboutienne, et la fillette eut tout le mal du monde à en reconnaître les traits. L'œil gauche était clos par un œdème proéminent, la lèvre était éclatée et le tout semblait crispé de douleur. Elle scruta intensément ce visage à l'allure si fière d'ordinaire, puis ses yeux descendirent sur le corps de la vieille dame. Tordus par les années, ses doigts humides cramponnaient son ventre avec détresse.

– Mama Hafsa, lâcha Ombeline dans un sanglot.

– De mauvais hommes sont venus, murmura la vieille nurse. Les garçons. Ils sont là-haut. Cachés dans le grenier.

– Je vais chercher Papa et Maman, répondit la fillette.

– Fais d'abord sortir les garçons par le toit, Aminata est avec eux. Emmène là aussi.

– Et Mariam ? Et Adama ?

– Fais ce que je dis, fillette ! ordonna la nurse, en retrouvant son autorité naturelle l'espace d'un instant.

Ombeline acquiesça en silence. Ses pieds l'amènèrent en bas de l'acacia, furtivement. Elle porta son regard sur le toit et grimpa sur le tronc de l'arbre à une vitesse qu'elle n'avait encore jamais égale. Les écorchures de ses genoux se rouvrirent, mais aucune douleur ne lui parvint, son esprit transporté par la peur. Son cœur battait la chamade dans son thorax. Des sanglots étouffaient sa gorge au souvenir du regard douloureux de Mama Hafsa.

Elle se laissa tomber en silence sur les tuiles du toit, et gagna la lucarne la plus proche. Ses doigts frappèrent doucement contre le carreau. Deux yeux d'obsidienne la scrutèrent dans le visage d'une fillette apeurée.

Aminata avait manqué hurler en entendant les doux raclements contre le carreau au-dessus de sa tête. Maël avait soufflé le prénom d'Ombeline, et la petite fille noire avait bondi pour se retrouver face à la fillette blanche. Ses doigts fins avaient lutté contre la fermeture du carreau, puis le fermoir avait fini par céder et la lucarne s'était ouverte.

– Venez, souffla Ombeline en tendant la main aux trois enfants apeurés.

Maël passa le premier, suivi de près par son jumeau. Provenant des étages en dessous, un cri déchira l'air de la nuit. Aminata se figea, son magnifique regard noir se portant sur la trappe du grenier. Ce cri appartenait à sa grande sœur.

– Ami, donne-moi la main, murmura Ombeline.

La fillette noire ne bougea pas.

– Ami, insista-t-elle.

Aminata glissa sa main dans celle de son aînée, et Ombeline la tira jusqu'à elle. Les trois enfants étaient effrayés. Un nouveau cri leur vrilla les tympans, et la fillette blanche inspira un grand coup. La peur avait disparu, la colère grondait dans son ventre, telle une bête affamée.

– Vous allez descendre par l'acacia, et vous filez le long du mur jusqu'au portail, ordonna Ombeline en scrutant les jumeaux de huit ans. Vous emmenez Aminata avec vous. Je veux que vous alliez directement chez les Larrieu. Papa et Maman y sont encore.

– Je ne peux pas descendre par l'arbre, murmura Ami.

– Si tu peux ! Malo va passer devant toi, et Maël derrière. Tu verras, c'est facile.

– Et toi ? demanda Malo, de sa petite voix fluette.

– Je vais aider Mariam, murmura-t-elle, son regard en amande brûlant de colère.

Les garçons commencèrent leurs descentes, entraînant Aminata entre eux.

Ombeline attendit que les trois enfants rejoignent le sol pour reporter son regard vers l'intérieur du grenier. Elle se laissa tomber doucement sur le sol poussiéreux. Les cris déchirants de Mariam lui provenaient par intermittence, entrecoupés de rires masculins auxquels elle n'avait pas prêté attention jusque-là. Elle ouvrit la trappe du grenier avec prudence, jeta un œil dans le couloir et se laissa à nouveau tomber sur le sol. L'étage était vide, les bruits provenaient du rez-de-chaussée. La fillette gagna sa chambre prestement et ouvrit son vieux coffre en bois. Son arc l'attendait sagement au fond. La lanière de cuir de son carquois passée en travers de sa poitrine, elle encocha une flèche sur la corde. La peur avait disparu depuis son atterrissage dans le grenier. Les cris de Mariam étaient devenus son moteur. Son instinct reprenait le dessus et son corps agissait par réflexe. Elle partait en chasse. Le gibier serait gros, mais elle n'avait pas peur. Elle était la chasseuse. En silence, ses pas de loup la guidèrent en haut des marches.

Au milieu de l'escalier gisait le corps d'Adama, le crâne défoncé par une machette. Le vieil homme avait dû mettre les trois enfants en sécurité, avant de redescendre porter secours aux deux femmes restées au rez-de-chaussée. Ses yeux grands ouverts avaient quelque chose de terrifiant. Une épouvante en voilait la bienveillance. Ombeline inspira à fond, son cœur s'était calmé. Ou alors, il s'était figé, lui aussi, dans la mort. Les larmes l'avaient abandonnée, tout comme la peur. La bête furieuse rugissait en elle, avide de sang, avide de vengeance.

Ses prunelles en amande aperçurent l'homme mince en train de fumer en bas des escaliers. Bandant son arc, l'empennage de sa flèche frôlant sa joue droite, elle prit son temps pour viser et laissa partir le trait, sans réfléchir. Au dernier moment, l'homme mince tourna la tête dans sa direction. Ses yeux s'agrandirent en découvrant le carreau qui filait vers sa poitrine. Un bruit mat à peine audible

vint résonner aux oreilles de la fillette, tandis que la flèche clouait l'homme contre le mur, l'atteignant en plein cœur. Il s'affala doucement au sol, mort sur le coup.

Ombeline descendit les marches en évitant soigneusement le regard d'Adama.

Les bruits d'une fouille intensive dans le bureau de son père attirèrent ses pas dans cette direction. Un petit homme vidait les tiroirs du bureau en les jetant au sol. Elle avança silencieusement dans la pièce. Son arc à nouveau bandé, elle tira dans le dos de l'homme. Le voleur tomba à genoux, puis entreprit de se relever, ses mains cherchant à atteindre l'origine de sa douleur. Une seconde flèche se figea dans son cœur avant qu'il n'y parvienne.

Un bruit dans son dos la fit se retourner. Elle croisa du regard deux yeux malsains qui la tançaient depuis l'entrée du bureau. Ce troisième homme se tenait immobile, un sourire pervers en travers des lèvres et un grand couteau de cuisine dans la main droite. Son sourire s'élargit en découvrant la petite fille, révélant ses dents brunies par des années de mastication de khat⁴.

– Je crois que je ne vais pas attendre mon tour. Je vais avoir de la belle chair fraîche. Toute blanche... Et pure, ajouta-t-il en se passant la langue, rendue verte par les feuilles du psychotrope, sur ses lèvres craquelées. Approche petite chatte.

La dernière flèche de son carquois flirta un instant avec la corde de son arc, avant qu'Ombeline ne tire. Son tir manqua sa cible et entailla profondément la jugulaire de l'homme, au lieu d'atteindre son cœur. Il s'effondra en gémissant, ses mains pressant son cou frénétiquement. Le sang coulait abondamment de la plaie, le vidant inexorablement de sa vie.

Ombeline posa son arc sur le bureau de Père et s'approcha doucement du mourant. Elle ramassa le coutelas tombé au sol et se redressa, surplombant son agresseur du haut de ses douze ans.

La bouche de l'homme s'ouvrit dans une tentative pour parler, et il cracha involontairement du sang sur ses jolies sandales blanches. Son regard la suppliait de lui venir en aide. Elle s'approcha de lui, et sonda ses iris noirs agrandis d'une mydriase provoquée par le khat.

– Meurs, murmura-t-elle, en scrutant l'agonisant.

Le cri de Mariam brisa à nouveau le silence. Un son horrible, long et torturé. Telle l'agonie d'une bête acculée. La fillette se redressa vivement. Le bruit provenait de la chambre de ses parents.

Ombeline longea le mur en silence, son grand couteau à la main. Un homme massif se tenait au milieu de la pièce, à demi défroqué et recouvert du sang de sa victime. Le corps nu de Mariam gisait sur le lit. Les jambes écartées et le regard vide, figé dans une expression de terreur. Du sang maculait le lit et les draps. Trop de sang, se dit Ombeline.

Un autre grand couteau brillait dans les mains de l'homme torse nu. Son regard fou la lorgna sans pudeur. Les doigts d'Ombeline se resserrèrent sur la manche de sa lame.

– Petite fille blanche mourir, grogna le grand homme noir, un rire de dément ponctuant sa phrase.

La fillette relâcha la pression de ses doigts sur son arme. L'air s'échappa de ses poumons dans une lente expiration. Sa main droite lança le couteau, tandis que ses lèvres murmuraient :

– Meurs.

La lame s'enfonça dans le thorax de l'homme, l'atteignant juste sous la clavicule gauche. Le rire du fou s'était arrêté, et ses yeux observèrent le manche du couteau qui dépassait de son corps. Lentement, il le retira de la main gauche et son hilarité résonna à nouveau dans la chambre, figeant Ombeline sur place.

– Moussa faire crier fille blanche, annonça la voix du dément.

Il laissa tomber le couteau au sol, indifférent au sang qui s'écoulait doucement de sa blessure et se mêlait à celui de Mariam. Son corps massif approcha de la fillette blanche, qui se tenait immobile à l'entrée de la suite parentale.

– Moussa faire mal, très fort, ajouta-t-il avec concupiscence.

Ombeline était pétrifiée. Le bourreau de Mariam la surplombait, son regard fou dévoilant ses intentions. Elle était incapable de bouger, son cœur battait au rythme d'une cavalcade effrénée dans sa poitrine. Son corps lui criait de fuir au loin, mais ses yeux étaient captifs du filet de sang qui s'échappait de la plaie du grand homme noir. Elle releva la tête et affronta la folie de son agresseur. La fillette regretta de ne pouvoir le tuer lui aussi. Il méritait de mourir, comme les autres. Même plus que les autres, se dit-elle en songeant à la douce Mariam. Elle vit le couteau s'élever au-dessus d'elle, sa lame encore enduite du sang de sa victime précédente.

Le bruit d'une détonation fit sursauter Ombeline. Elle croisa le regard du fou et y lut le même

étonnement. Un filet de sang sinuait entre ses yeux exorbités, s'écoulant d'un trou au milieu de son front. Son corps massif s'écroula lourdement sur le tapis de jonc. Elle l'observa attentivement. Il était mort, comme les autres. Ils étaient tous morts.

– Il est mort ? résonna la voix de David, la peur vibrant dans chaque mot.

– Oui, répondit Joffre Derrien, sa colère à peine contenue.

Au son de la voix de son père, la fillette se retourna. Sa robe blanche était mouchetée du sang de son assaillant, tout comme son visage, ses bras et ses jambes nues. Son regard était celui d'un animal furieux, aucune peur ne s'y reflétait. David avait du mal à reconnaître la petite Ombeline.

Moins d'une heure plus tôt, il s'était ri d'elle avec les autres adolescents. Une once de remords l'avait saisie, quand il l'avait vue s'enfuir dans la nuit. Remords bien vite oubliés pour complaire à la belle Cassandre dont il se languissait.

Les cinq jeunes gens étaient retournés à l'intérieur de la demeure des Larrieu. Puis peu à peu les invités s'étaient éclipsés. Les Derrien s'apprêtaient à partir à leur tour, lorsque les jumeaux étaient apparus avec Aminata. Les voix frénétiques des garçons s'étaient mêlées à leurs sanglots, et Elizabeth Derrien avait eu le plus grand mal à calmer ses fils. Aminata avait alors pris la parole et raconté l'horreur d'où ils venaient de s'échapper. David avait senti une boule se former dans sa gorge à l'idée de la petite Ombeline seule avec ces hommes que la fillette noire décrivait comme des monstres. Lui et les autres étaient responsables de sa fuite. Ils l'avaient poussée là-bas. Elle allait mourir à cause de leur bêtise.

Le Vice-Amiral Derrien avait ordonné à sa femme et ses enfants de rester chez leur hôte. Accompagné du Contre-Amiral Larrieu et de ses deux fils, il avait couru jusqu'à sa maison, armé d'un des pistolets de la réserve de son ami. Luc avait embrassé la carrière de gendarme, et le maniement des armes lui était naturel. David était beaucoup moins à l'aise. Il savait se servir d'un fusil pour abattre un animal, mais il ne s'agissait pas d'animaux, quoi qu'en dît Aminata. La peur au ventre, il avait couru derrière ses aînés.

Les quatre hommes avaient découvert le corps sans vie de Mama Hafsa sur le perron. Puis Joffre Derrien s'était engouffré chez lui, tel un taureau chargeant lors d'une corrida. Il s'était arrêté brusquement dans l'entrée. En bas de l'escalier, un homme noir gisait le long du mur, les yeux grands ouverts d'étonnement et une flèche sortant de sa poitrine. « Ma petite ombre » avait murmuré le Vice-Amiral. Il avait rejoint le mort et gravit les quelques marches qui le séparaient du corps d'Adama. De la main gauche, il avait fermé les yeux du vieil homme. David avait croisé le regard du Vice-Amiral, et vu la promesse de mort qui y flambait.

Prudemment, le maître des lieux avait rejoint son bureau et découvert deux autres cadavres. Le premier trônait sur le bureau du Vice-Amiral, le corps empenné de flèches. Le second baignait dans une mare de sang dans laquelle se dessinaient de petites empreintes de pieds. Empreintes qui ressortaient du bureau.

Les bruits d'une voix grave provenant du fond du couloir leur parvinrent, et les quatre hommes avancèrent silencieusement dans cette direction. David découvrit avec horreur le géant noir, à demi nu, son torse peint de sang, qui menaçait Ombeline de son couteau. Son visage exprimait une folie dévastatrice.

La détonation du revolver du Vice-Amiral le fit sursauter. Puis, David vit la grande masse humaine s'écrouler au pied d'Ombeline. Le silence résonna dans la pièce un instant, avant que le son de sa propre voix ne vienne le perturber.

La fillette se retourna en entendant son père répondre. David resta interdit en la découvrant couverte d'éclaboussures écarlates. Ses cheveux longs encadraient son visage encore enfantin, où plus aucune innocence ne perçait. Ses prunelles rieuses étaient devenues deux lacs sombres, tanière d'un prédateur dangereux.

– Luc, va prévenir le sergent de garde à la base. Dis-lui que j'ai dû abattre quatre hommes qui se sont attaqués à mes employés. Reviens avec des hommes en renfort. David, emmène Ombeline dans la cabane de Mama Hafsa. Aide-la à se débarrasser des traces de sang, et ramène-la à sa mère. Fais attention à ne croiser personne. Pas un mot sur ce que tu as vu, c'est compris mon garçon ? ordonna le Vice-Amiral Derrien.

– Oui, monsieur, répondit David par automatisme.

– Christian, aide-moi à nettoyer tout ça, souffla Joffre en croisant le regard de son sous-officier.

C'est ma fille.

– Bien sûr, mon ami, répondit le père de David. Fils, fais comme t'as dit Joffre, ajouta-t-il à son plus jeune garçon tout en lui prenant le pistolet des mains.

David regarda son père et acquiesça. Il pénétra dans la chambre des Derrien et jeta un œil rapide sur le corps nu de Mariam qui gisait ensanglantée sur le grand lit à baldaquin. Réprimant son envie de fuir en courant, il saisit délicatement la main de la fillette.

– Viens, Ombeline, lui dit-il en l'entraînant derrière lui.

~

David avait rejoint la petite maison des domestiques avec empressement, son fardeau à bout de bras. La fillette le suivait en silence. Il pénétra dans la pièce principale et lâcha la main d'Ombeline. Il devait faire vite : nettoyer les traces de sang et lui trouver des affaires de rechange. Il la laissa devant l'évier et pénétra tour à tour dans les deux chambres. La première était celle d'Adama, il la referma aussitôt. La seconde était celle que Mama Hafsa partageait avec ses petites filles. David ouvrit rapidement l'armoire et observa la collection de boubous de la vieille dame. Reportant son choix sur des habits plus classiques, il prit une robe qui pourrait faire l'affaire.

En retournant dans la pièce principale, il nota qu'Ombeline n'avait pas bougé. Telle une statue, son regard en amande se portait vers la demeure familiale à travers l'unique carreau de la maison des domestiques.

– Ombeline ? demanda gentiment David.

Impassible, la statue enfantine resta figée dans sa position.

– Ombeline, il faut enlever ta robe et ôter tout ce... Toutes ces taches, se reprit-il, horrifié à l'idée des marques sur l'enfant.

La fillette porta son regard sur lui, la douleur et la peur qu'il y lut le rassura un peu. Ce regard était humain.

– Je vais t'aider, murmura-t-il, en déposant l'habit de rechange sur la table.

Les doigts gourds, il défit un à un les boutons de la robe de la fillette, avant de la faire disparaître dans un sac-poubelle. Attrapant un torchon sur le dossier d'une chaise, il entreprit de nettoyer les jambes, puis les bras de l'enfant, après avoir humidifié le bout de tissu. Elle le laissa faire, son regard suivant chacun de ses gestes. David était le dernier de sa fratrie. Il n'avait jamais eu à s'occuper d'un plus petit que lui. Il se sentait gauche et ne trouvait pas de mot pour cacher sa gêne devant la fillette en petite culotte. Heureusement pour lui, la pénombre relative cachait son trouble. Une fois satisfait de son travail, il déposa le torchon tâché de rouge dans le sac-poubelle. Le garçon se lava les mains et attrapa la robe propre. Elle recula vivement en découvrant le vêtement.

– C'est un peu grand, mais ça fera l'affaire, tenta David.

– Elle est à Mariam, murmura Ombeline.

David regarda la robe puis la fillette effrayée.

– Nous devons faire vite, annonça l'adolescent. Il ne faut pas qu'on nous voie ici, ajouta-t-il.

– Elle est morte à cause de moi, je n'ai pas été assez rapide.

– Ne dis pas ça.

– Je les ai tués, murmura-t-elle.

David plongea son regard bleuté dans celui d'Ombeline. Elle semblait effrayée. Il comprenait à peine l'horreur de ce qu'elle avait vécu. Ce n'était encore qu'une enfant. Et pourtant, ce soir, elle était devenue autre chose. Quelque chose de terrible. Quelque chose d'indicible.

– Tu as le droit de pleurer, si tu veux, souffla-t-il, se rappelant les larmes qui avaient inondé ce même visage en début de soirée.

– Pleurer ? Pleurer ne sert à rien, ça n'a pas sauvé Mariam. Je ne pleurerai plus jamais, annonça-t-elle, une dureté surprenante dans la voix.

Les bruits de courses à l'extérieur rompirent le silence qui s'était installé entre eux. David jeta un œil sur la cavalcade et reconnut son frère avec une troupe de militaires français.

– Il faut y aller, annonça-t-il en jetant la robe sur la table. Je sais que je n'ai pas toujours été sym-

pa avec toi avant. Mais je te promets que je serai toujours là maintenant. Je veillerai sur toi, fais-moi confiance.

David ôta son tee-shirt et le lui tendit. Ombeline observa le morceau de tissu, puis son propriétaire.

– On doit vraiment se dépêcher, murmura-t-il tout en surveillant l'extérieur.

Elle se saisit du vêtement et l'enfila à la hâte.

– Passons par la steppe, on ne croisera personne comme ça, murmura-t-elle en retour.

David attrapa le sac-poubelle et suivit la fillette dans la nuit.

~

Joffre Derrien était horrifié à l'idée de ce qu'avait vécu sa fille cadette. Ombeline avait toujours été un peu différente des autres enfants. Ce soir, elle avait tué trois hommes et son destin risquait de basculer effroyablement. Il devait agir vite. Personne ne devait savoir ce qui s'était passé ici. Avec Christian, il avait ôté les flèches mortelles des corps et fait disparaître toute trace de la présence de la fillette. Ensemble, ils avaient monté une histoire expliquant la mort des drogués.

Les trois plus jeunes enfants avaient fui la maison et donné l'alerte. Joffre, Christian et le fils aîné de celui-ci étaient venus au secours des domestiques. Les quatre intrus avaient trouvé les armes de Joffre dans son bureau. Christian avait pris soin de placer deux revolvers chargés dans les mains des agresseurs. En état de légitime défense, les militaires avaient été obligés d'abattre les forcenés. Luc avait appuyé leur version, et personne n'avait cherché à savoir à quoi correspondaient les marques sur les corps des morts. Le Vice-Amiral et son sous-officier étaient des hommes honorables. Deux personnes âgées avaient été abattues froidement, et une jeune femme innocente avait été violée et torturée à mort. Les quatre hommes portaient les stigmates d'une consommation importante de khat. Leur mort avait été classé sans suite.

Les jours suivants avaient été difficiles. En particulier pour la petite Ami, qui avait perdu toute sa famille. Elizabeth avait dorloté l'enfant avec toute la tendresse dont elle disposait. Cassandre avait été très secouée du décès horrible de la douce Mariam. Le regard qu'elle portait sur sa sœur cadette en disait long sur l'horreur qu'elle lui inspirait. Joffre avait essayé de garder les détails des tueries pour lui. Mais devant le mutisme d'Ombeline, il avait fini par tout raconter à son épouse. Les enfants avaient vite tout appris à leur tour, et la cadette de la famille s'était un peu plus murée dans son silence et sa solitude.

David venait tous les jours voir l'enfant. Il passait de longues heures à marcher à côté d'elle dans le jardin. Cela aussi avait agacé Cassandre. Ombeline semblait tolérer la présence du garçon mieux que toute autre à ses côtés. Joffre avait d'abord désapprouvé ce nouvel intérêt de David pour sa fille cadette, avant de se raviser sous le conseil de sa femme. Ombeline avait très peu d'amis, et David se comportait comme un grand frère. Il avait aidé sa fille et partageait son secret. La petite Ami recommençait à vivre, et le couple avait décidé de l'adopter. Ils tourneraient la page sur ces moments douloureux de leur vie et reconstruiraient un avenir pour la petite Djiboutienne.

Le Vice-Amiral avait espéré que le temps œuvrerait pour eux. Mais le sort n'en avait pas fini avec sa petite ombre.

Quelques semaines après la tuerie, un incendie criminel avait ravagé le dispensaire de son épouse. Elizabeth était partie quatre heures plus tôt, aider une femme à mettre son enfant au monde. La matrone du quartier n'avait pas réussi à faire sortir l'enfant, et le mari sans ressource avait porté sa femme jusqu'au dispensaire. La doctresse blanche s'était précipitée sur place pour pratiquer une césarienne, dans l'espoir que l'enfant soit encore en vie. Un grand sourire avait fleuri sur ses lèvres en entendant les vagissements du nouveau-né dans les bras de son aide opératoire. La mère et le bébé étaient sains et saufs. L'incendie avait démarré peu de temps après. Elizabeth avait ordonné l'évacuation immédiate du bâtiment, les flammes gagnant rapidement du terrain. Les valides portant les plus souffrants, elle s'était assurée que tous aient quitté le dispensaire, en passant personnellement dans chaque salle. Les flammes avaient rapidement gagné tout le vieux bâtiment. La doctresse avait voulu être la dernière à évacuer les lieux. Une poutre était tombée sur elle, alors qu'elle des-

cendait l'escalier du premier étage. Elle avait eu la vie sauve uniquement grâce au courage du père du bébé qu'elle avait sauvé un peu plus tôt. L'homme l'avait portée alors qu'elle était inconsciente jusqu'à l'extérieur. Lorsqu'elle avait repris ses esprits, le monde était devenu nuit autour d'elle. Les médecins de l'hôpital militaire avaient diagnostiqué une cécité liée à une hémorragie corticale causée par son traumatisme crânien. Elizabeth avait déjà compris ce dont elle était victime face à la nuit perpétuelle qui l'entourait, tandis qu'aucune douleur n'irradiait de ses yeux. Joffre avait demandé son rapatriement d'urgence en France, et le scanner sur place n'avait fait que confirmer les doutes de la doctoresse. Le monde était devenu définitivement noir pour elle. Plus que la perte de la vue, c'était l'impossibilité de continuer à mener sa vie comme elle le voulait qui l'avait le plus meurtrie. Être aveugle signifiait la fin de son exercice en tant que médecin. Elle était revenue à Djibouti auprès des siens, puis Joffre avait décidé qu'il était temps pour eux de rentrer en France.

Pendant l'hospitalisation de la mère de famille, l'enquête avait permis d'identifier les auteurs de l'incendie et leur commanditaire. Deux des hommes tués dans la maison des Derrien étaient ses frères. Ombeline avait pris cette révélation comme une vengeance de ses actes. Elle avait tué trois hommes, et sa mère était aveugle à cause d'elle maintenant. D'ailleurs, Cassandre le lui avait bien confirmé, en lui hurlant dessus que « tout était sa faute ». Les paroles de son père, ou celle de David n'y changeraient rien. Elle était une ombre meurtrière.

Partie Une

Chapitre 1

Certaines personnes géraient les décalages horaires sans aucun souci. Logan était rentré depuis un peu plus de soixante-douze heures sur le sol américain et il ne cessait de bâiller. Non, décidément, les décalages horaires ne lui valaient rien.

Le manque de sommeil non plus, d'ailleurs. Son départ précipité du George V, et toutes les réunions qui avaient suivi son retour n'y étaient pas pour rien non plus. Il enchaînait les concertations avec Abel et Bradley, les rendez-vous avec les investisseurs, les vidéoconférences avec Hong Kong. Tout cela en gardant en permanence un œil sur son smartphone.

Trois jours qu'il était rentré. Trois jours qu'il attendait son appel. Trois jours qu'elle le torturait en restant silencieuse. Ombeline n'avait pas dû apprécier sa disparition subite. Il regrettait de ne pas avoir pris le temps d'aller la voir pour l'en informer. Il aurait dû lui proposer de l'accompagner. Peut-être aurait-elle accepté.

Deux coups frappés à sa porte le firent sortir de ses réflexions.

– Entrez !

Cassius apparut sur le seuil, une pochette brunâtre sous le bras.

– Tu as trouvé d'où cela venait ? demanda Logan, en se redressant sur le fauteuil de son bureau.

– Pas encore, Monsieur. Je ne trouve aucune trace qui pourrait me mettre sur une piste financière. Pas de taupe chez nous a priori. Il n'y a pas eu de mouvement étrange en bourse non plus. Peut-être monsieur Hoffmann aura-t-il plus de succès, s'excusa le grand homme noir.

Devant les menaces de rupture de leurs contrats sur le marché asiatique, Abel avait accepté de pirater discrètement les serveurs de plusieurs compagnies concurrentes, ainsi que celles des nouveaux investisseurs dans cette zone du globe.

Quelqu'un avait essayé de faire capoter ce marché. Et pourtant, très étrangement, le bénéfice de cet acte malveillant ne semblait enrichir personne. Logan n'y comprenait rien. Il avait déjà eu affaire à des rivaux peu scrupuleux qui souhaitaient s'emparer d'une part du gâteau. D'ailleurs, lui aussi avait été très peu fair-play en certaines occasions, optimisant ainsi les chances de la McFerland & Co de décrocher un gros contrat. Il vivait dans un monde où la finance manageait les échanges humains. Les coups bas étaient coutumiers, et les coups dans le dos bien plus fréquents qu'on ne pouvait l'imaginer. Mais le crime profitait toujours à quelqu'un. Cette fois-ci, Logan et ses associés ne trouvaient ni bénéficiaire ni responsable. Leur marché était dangereusement déstabilisé et personne ne semblait en tirer profit. C'était incompréhensible.

Logan rageait à l'idée de ne pas connaître l'auteur de ces faits. Il avait raté sa chance de reconquête auprès d'Ombeline pour secourir son entreprise, et le cerveau machiavélique qui avait fomenté tout ce manège lui filait entre les doigts.

Il congédia son chauffeur et ouvrit sommairement l'enveloppe de papier kraft. Son regard ambré parcourut les notes de son sbire, et il éplucha minutieusement ses analyses. Au bout de quelques minutes, il dut se résoudre à l'évidence : Cassius avait raison. Ils n'avaient aucun indice. Logan jeta les documents sur son bureau, puis décida d'aller à la pêche aux informations auprès de son informaticien préféré.

Son poing frappa sèchement à la porte, et Logan pénétra dans le bureau d'Abel sans attendre qu'on l'y invite.

– Tu as quelque chose ?

– Du vide. J'ai passé en revue tous leurs fichiers. Mais il n'y a rien qui colle. Je ne pige pas. Ou alors, je ne suis pas si doué que cela, s'excusa Abel en relevant la tête de son bureau envahi de trois écrans d'ordinateur.

– Tu es le meilleur, contra Logan. Nous ne cherchons sûrement pas au bon endroit. Qui pourrait bien profiter de nous mettre en difficulté sur ce contrat ?

– En éliminant nos concurrents et nos acheteurs de la liste, je ne vois pas à qui cela servirait... commenta l'informaticien, tout en ôtant ses lunettes pour se frotter les yeux.

– Un nouveau joueur dans la partie ? proposa Logan.

– Peut-être, répondit Abel. Tu as des nouvelles ? ajouta-t-il, en faisant référence aux recherches menées par Cassius en coulisses.

– Non.

Logan soupira bruyamment en posant un coup d'œil appuyé sur l'écran de son Iphone.

Abel observa un moment son ami. Logan était resté très sage depuis son retour de France, refusant de sortir en quête de distraction pour se remonter le moral, comme l'avait proposé Brad à de multiples reprises, des idées bien libidineuses en tête.

Le dirigeant de la MFC bossait tel un forcené, comme si le temps jouait contre lui à chaque seconde. Son retour précipité l'avait contrarié. Abel n'ignorait pas que ce séjour en France n'avait pas pour but de représenter la firme paternelle au fameux Salon du Bourget. L'intérêt de Logan était d'une tout autre nature et tournait en boucle autour d'une charmante jeune Française. Ombeline était loin des standards de son ami, et pourtant, elle semblait l'hypnotiser. Celui-ci pensait tellement à elle qu'il avait mal interprété sa question.

Abel décida de profiter de l'occasion pour mieux comprendre ce qui poussait Logan vers cette jeune femme.

– Tu ne l'as pas rappelée depuis ton départ ?

– Non, je n'ai pas son numéro. Je lui ai fait parvenir le mien par le groom de mon hôtel avant de partir.

– Peut-être ne l'a-t-elle pas eu.

Un sourire fugace balaya les lèvres parfaites de Logan.

– Elle est plus probablement en colère contre moi.

– Vous vous êtes quittés en mauvais termes ? demanda Abel.

– Je suis parti comme un voleur alors qu'elle commençait tout juste à... s'interrompit-il aux souvenirs de leurs baisers échangés à l'abri de la pluie, sous le porche d'un immeuble parisien.

– Tout juste à quoi ?

– Laisse tomber, rétorqua-t-il.

L'informaticien s'amusa de sa réplique.

– Kim t'attend pour son vernissage, ce soir. Tu as intérêt à trouver de meilleures réponses d'ici là, car elle ne s'en laissera pas conter, le prévint-il.

– Ta femme m'adore, répliqua Logan, son sourire séducteur aux lèvres. Elle ne m'ennuiera pas si je lui dis que je n'ai pas envie d'en parler.

– Tu te trompes complètement ! Elle déteste juste Bradley. À côté de lui, tu fais figure d'ange à ses yeux. Mais je la connais, elle est curieuse comme une fouine. Elle ne te lâchera pas avant de tout savoir.

– Alors, je devrais peut-être décliner son invitation.

– Tu rigoles ! Elle m'arracherait les yeux !

Le rire de Logan vola à travers la pièce et Abel s'en félicita.

– On ne trouvera rien de plus pour aujourd'hui. Je rentre chez moi. Envoie-moi un SMS avec l'adresse de la galerie et l'heure.

– OK.

Logan avait pris une douche et enfilé un costume gris pour faire bonne figure au vernissage de Kimberley. Une fois les coordonnées du lieu en main, il avait passé quelques coups de fil à des connaissances férues d'art. Un coup de pouce ne ferait pas de mal à l'artiste, et puis il adorait l'épouse de son ami. Encore aujourd'hui, il se félicitait d'avoir œuvré à leur union.

Sept ans plus tôt, Kimberley était décoratrice d'intérieurs pour une grosse société dans le berceau de la fameuse Deep-dish pizza⁵. Logan avait décidé de déménager les locaux de la MFC de Détroit à Chicago, ne supportant plus la promiscuité avec son père. La Motor City⁶ était trop petite pour accueillir deux McFerland en son sein, sans risquer l'implosion générale. Bradley s'était montré très enthousiaste, Chicago offrant de meilleures opportunités commerciales selon lui. Abel avait suivi le mouvement, imité par certains de leurs employés. Un gratte-ciel de taille moyenne les avait accueillis et les trois associés avaient fait la rencontre de Kimberley. La jeune femme avait été chargée de moderniser la décoration vieillissante des lieux.

Après avoir botté en touche Bradley-le-tombreur, comme il aimait lui-même se surnommer, Kim avait tenté d'attirer l'attention d'Abel, séduite par son aspect infantile. Le plus discret des trois associés se murait dans un silence embarrassant dès que la jeune femme apparaissait, le rose lui montant aux joues comme une jouvencelle. Logan s'était amusé à observer son ami perdant tous ses moyens devant les tentatives infructueuses de la décoratrice pour engager la conversation avec lui.

Abel était un vrai génie de l'informatique, débordant d'idées novatrices. Son caractère diplomate, patient, et naturellement ouvert aux autres, en faisait un ami de choix. C'étaient ces trois qualités que Logan appréciait le plus chez lui. Mais elles semblaient s'évaporer comme neige au soleil dès la survenue de la jolie décoratrice. Le patron de la MFC avait fini par demander à Abel ce qu'il pensait de la jeune femme. Il n'avait pas été déçu quand il avait vu l'informaticien se mettre à bafouiller, comme l'adolescent boutonneux qu'il avait été onze ans plus tôt, alors que Logan lui narrait ses premiers exploits sur la gent féminine. Abel était amoureux et perdait tous ses moyens : « C'est une artiste, et je suis un geek, nous n'avons rien en commun et un univers nous sépare, avait-il mélodramatiquement soupiré, en nettoyant les verres de ses lunettes contre sa chemise ».

Logan avait convoqué le jour même la décoratrice, dans son bureau fraîchement rénové.

La jeune femme était arrivée dans l'heure surprise par le ton autoritaire du président de la MFC, celui-ci ayant toujours été courtois avec elle. La surprise avait laissé place à la stupeur lorsqu'il lui avait laissé le choix entre dîner en tête à tête avec lui le soir même, ou perdre le contrat juteux de remise à neuf de l'ensemble des locaux. Kimberley aurait rejeté cette offre scandaleuse si ses moyens financiers le lui avaient permis. Mais perdre ce contrat signifierait perdre son job, et sa passion pour la peinture était onéreuse. Elle avait donc accepté, dépitée de ce que le sort lui réservait, et angoissée à l'idée de ce que le richissime McFerland fils pourrait exiger d'autre après le dîner.

Dans cette perspective, elle avait enfilé la robe la plus laide et la plus vieillotte de sa garde-robe. Elle s'était promptement démaquillée, et s'était contentée de donner un rapide coup de peigne à ses cheveux, avant de filer au rendez-vous imposé. La jeune femme s'était présentée au maître d'hôtel du restaurant, et l'avait suivi docilement jusqu'à la table réservée par Logan, ses pas traînant sa carcasse vers l'échafaud.

Ses yeux n'avaient pu masquer son étonnement en découvrant Abel assis à la table pour deux. Celui-ci s'était levé à son approche, et s'était mis à bafouiller des excuses incompréhensibles pour expliquer sa présence. Il ne semblait pas s'attendre à la voir. Kim avait juste saisi qu'il devait dîner lui aussi avec Logan, mais le reste de méli-mélo vocal de l'informaticien n'avait aucun sens pour elle. Le maître d'hôtel était revenu quelques minutes après et leur avait servi le champagne accompagné d'un message :

« L'univers s'est réduit à une table pour deux, alors profitez de la soirée. Logan ».

L'embarras d'Abel avait été grandissant, et sans le rire hilare de Kimberley quand il avait tenté de lui expliquer le sens de ce message, il n'aurait jamais trouvé le courage de la courtiser. Leur histoire commune avait commencé ce soir-là, et aujourd'hui, ils formaient un couple complémentaire. Un cosmos à deux étoiles.

Après avoir jeté un dernier regard sur l'écran de son Iphone, Logan pénétra dans la galerie d'art. Il salua quelques convives et se dirigea rapidement vers le bar. Son intérêt pour la peinture était très limité. Kim avait du talent. Il avait quelques-unes de ses œuvres à Graystone, ainsi que dans son bureau ou dans sa suite à Chicago. Ses yeux ambrés balayèrent la salle à la recherche de l'artiste et de

son mari, tandis que ses lèvres goûtaient le champagne. C'était sa première sortie depuis qu'il était revenu dans l'Illinois, et il ne se sentait toujours aucun entrain pour la fête.

– Bonsoir.

Une voix féminine le sortit de sa mélancolie et Logan posa les yeux sur sa propriétaire.

– Bonsoir, répondit-il en découvrant une belle femme rousse.

– Alicia Berck, se présenta-t-elle.

– Logan McFerland.

– Je sais qui vous êtes, ajouta son interlocutrice en dévoilant un magnifique sourire. Et je suis ravie d'avoir enfin l'occasion de vous rencontrer.

– Ravie en quoi ? demanda-t-il, lui-même surpris par sa question.

– Eh bien... Je... Enfin, plutôt vous...

Logan soupira et déposa sa flûte vide sur le bar.

– Si un jour vous trouvez une réponse, appelez ma secrétaire et prenez rendez-vous, la planta-t-il avant d'aller jeter un œil désabusé sur les aquarelles de son amie.

– Vous vous prenez pour qui ? riposta la rousse, retrouvant soudainement ses moyens.

– Je croyais que vous saviez qui j'étais, cela devrait répondre à votre question, lui répondit le dos de Logan.

Il avait toujours eu un faible pour les rousses. La femme était très jolie et sa robe mettait en valeur une silhouette parfaite. Quelques semaines plus tôt, cette même conversation aurait fini un peu plus tard sur le matelas du lit de sa suite, au dernier étage de la tour de son immeuble. Mais la chasse ne lui disait rien ce soir. Et cette proie ne l'attirait pas. Trop consentante.

Ses yeux parcoururent les peintures et son regard fut attiré par l'une d'elles. Il se fraya sans mal un chemin jusqu'au fond de la salle et se planta devant le tableau. Kimberley avait peint un sous-bois, dominé par des nuances de vert sombres, la lumière d'un jour déclinant filtrant à travers les feuillages. Logan était captivé par les couleurs et reflets de cette forêt.

Au fond de sa poche, l'iPhone vibra impétueusement contre son paquet de cigarettes. Il le sortit par réflexe, et ses yeux fauves quittèrent la scène sombre pour se poser sur l'écran du gadget à la pomme. Un grognement profond sortit de sa gorge en découvrant de nom de l'appelant. Il refusa l'appel et remit le portable à sa place, posant à nouveau son regard sur le tableau.

Cormag ne l'appelait que rarement. Mais même cette rareté était trop fréquente à son goût. Et ce soir, il n'avait aucune envie de l'affronter. Logan ne l'avait pas revu depuis leur dîner dans la salle de réception de la Tour Eiffel, et il s'en portait très bien ainsi. Un sourire fleurit à ce souvenir. Ombe-line avait transformé cette horrible expérience en une merveilleuse soirée.

– Un sourire devant le seul tableau triste que j'ai signé, tu m'intrigues Logan, murmura la douce voix de Kimberley juste derrière lui.

– Je le trouve beau, commenta-t-il.

– Beau... Oui, beau et triste, ajouta Kim, une pointe de malice dans la voix.

– Je te vois venir, lui répondit Logan en la regardant. Et je n'ai aucune envie d'en parler.

– Oui, Abel m'a prévenue. Qu'est-ce que tu aimes dans ce tableau ? lui demanda-t-elle, le prenant au dépourvu alors qu'il s'apprêtait à affronter une conversation qu'il ne voulait pas avoir.

Logan quitta des yeux l'artiste pour reporter son regard ambré sur le paysage ombrageux.

– Le mystère qu'il recèle. Sa beauté cachée.

– Abel m'a parlé de ses croquis. Il dit aussi qu'elle a du talent.

– Tu es diabolique, Kim.

Kimberley sourit à ces quelques mots, y discernant le compliment sous les sous-entendus. Un soupir échappa au bel homme à ses côtés, et l'ancienne décoratrice d'intérieur eut la surprise de découvrir de l'incertitude dans ses yeux fauves.

– Elle a beaucoup de talent, elle aussi, confirma Logan, avant de laisser passer quelques minutes et de lui livrer son trouble. Elle doit se marier dans peu de temps.

– Se marier ? répéta Kim, déconcertée par cette nouvelle que son mari ne lui avait pas précisée.

– Avec un autre, précisa Logan.

– Je ne comprends pas bien, murmura la peintre.

– Moi non plus, répondit-il. Et je ne crois pas qu'elle comprenne non plus.

Kimberley avait mis du temps à s'habituer aux attitudes parfois très arrogantes et autoritaires de

Logan. Elle avait appris à le connaître au fur et à mesure des années qui s'étaient écoulées. La naissance d'Adam avait été un tournant dans leur relation. L'enfant faisait ce qu'il voulait du grand brun, et celui-ci montrait une adoration protectrice toute paternelle à son fils. La peintre savait que Logan n'avait pas eu l'enfance dorée que supputait sa situation sociale. Abel et lui s'étaient connus à l'inter-nat de leur établissement scolaire, juste après le suicide d'Ailein McFerland sous les yeux de son fils. Quant à Cormag McFerland, Kim avait eu la désagréable expérience d'en faire la connaissance. La seule et unique fois où elle lui avait adressé la parole avait suffi à faire monter en quote son empathie pour l'héritier du magnat de l'armement. Aucun enfant ne pouvait sortir indemne d'un tel père. Abel lui avait souvent parlé des épisodes où Logan revenait d'un « séjour » chez son père, le corps couvert d'ecchymoses. Cormag aimait donner des ordres, et Logan cherchait continuellement à le provoquer, sachant pertinemment qu'il se ferait corriger par le sbire serbe de son patriarche.

– Tu devrais peut-être lui en parler ? suggéra Kim avec douceur, ses grands yeux scrutant le regard de Logan.

Celui-ci lui adressa un sourire morne.

– Il faudrait déjà qu'elle m'appelle, riposta-t-il.

– Et si tu l'appelais toi...

– Je n'ai pas son numéro de portable.

– Vous êtes allés chez ses parents. Appelle-la là-bas, proposa Kim.

– Ce n'est pas une bonne idée, marmonna-t-il.

– À toi de voir, mais peut-être attend-elle que tu rétrécisses l'univers, la taquina-t-elle.

– Tu es vraiment diabolique.

– J'ai eu un excellent professeur ! Tu as l'air épuisé, rentre chez toi Logan. La nuit porte conseil, dit-on.

– Garde-moi cette toile pour mon bureau.

– Promis, lui répondit Kimberley en le regardant partir.

L'artiste peintre observa le bel associé de son mari traverser la nuée de convives venus assister à son exposition. De nombreux regards féminins le couvaient de convoitise, même parmi les femmes accompagnées. Kim savait que certaines d'entre elles étaient présentes ce soir bien plus dans l'espoir d'attirer l'attention du richissime et très bel héritier des McFerland, que pour admirer ses toiles exposées. À chaque exposition, le nombre de femmes présentes augmentait, et la peintre ne s'en offusquait pas, puisque quelque part cela lui rendait service. Comme en attestait la présence d'Alicia Berck, journaliste au Chicago Tribune. Mais ce soir, Logan était parfaitement indifférent aux beautés humaines qui s'offraient à lui. Il leur avait préféré une toile tristement belle.

– Qu'est-ce qui te fait sourire, chérie ? demanda Abel en lui apportant une coupe de cocktail sans alcool.

– Logan, répondit Kimberley en saisissant la flûte. Merci.

– Il s'en va déjà ?

– Oui, mais il m'a acheté cette toile, ajouta-t-elle en lui désignant le tableau de sous-bois dans leurs dos. Il est amoureux, je crois.

– De la toile ? demanda Abel, circonspect.

– Non nigaud ! Je parle de la jeune Française chez qui vous êtes allés.

– Oh, Ombeline. Elle l'obsède... Mais Logan amoureux, je ne crois pas que cela arrivera un jour.

– Tu veux parier là-dessus ? le taquina-t-elle.

– Certainement pas ! La dernière fois que j'ai parié avec toi, tu as gagné. Et maintenant me voilà condamné à te partager à vie avec un affreux diabolin de cinq ans !

– Adam n'aura pas toujours cinq ans. On devrait peut-être songer à lui offrir une petite sœur ou un petit frère.

– Ta-dada ! Je refuse de parier quoi que ce soit avec toi, contra l'informaticien en embrassant sa délicieuse épouse avant qu'elle ne lui soutire son accord.